

logo not found or type unknown

Title Les méfaits de la musique / Par Yahya Hakki ; Traduit de l'arabe par Jean-Philippe Lachèse, o.p.

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis) Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 22 (1995)

pages 101-105

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/211459>

LES MÉFAITS DE LA MUSIQUE *par* Yahya HAKKI

Traduit de l'arabe par

Jean-Philippe LACHÈSE, o.p.

Nous avons décrit, dans l'article précédent, une séance clandestine d'écoute de musique, et nous avons pris conscience de l'extrême répugnance de l'école wahhabite pour la musique.

Je poursuis maintenant mes souvenirs de la période que j'ai passée à Jeddah en 1929-1930, archiviste d'un consulat non reconnu (mes espérances avaient été bien déçues...) parce que les relations diplomatiques entre l'Égypte et le royaume du Nadjd et du Hejjaz avaient été rompues; quatre ans environ avant mon arrivée. Il n'était pas encore de mode de supprimer le nom historique du pays et de le remplacer par celui du Roi, comme s'il s'agissait de sa propriété: al Saoudia, al Hachimia, al Mutawakilia... marque déposée arabe, malheureusement.

Cette rupture n'était pas due à la politique ou à un conflit d'intérêts, les deux pays faisant partie de la zone d'influence britannique, mais à une raison qui ne nous serait jamais venue à l'esprit. Laquelle? Cette musique militaire venue d'Égypte avec le *Mahmal* pour accompagner la caravane à l'aller comme au retour⁴.

Vous ne pouvez pas savoir quelle joie nous donnait, aux jours de notre enfance, cette musique à cheval! Ce jour-là, jour de congé officiel, nous nous mettions en rangs sur les marches en marbre du *sebil* (la fontaine) de Umm-e 'Abbas, sur le rebord, pour regarder le *Mahmal* descendre de la Citadelle. C'est là qu'étaient tissées à longueur d'année la *Kiswa* de la Ka'aba vénérable et celle du *maqâm* de notre Seigneur Ibrahim al Khalil (l'ami de Dieu). Elle était brodée de fils d'or, ornée de la plus belle calligraphie. Les ouvriers ne commençaient à la tisser qu'après avoir fait leurs ablutions et récité la *Fatiha*. L'ancienne *kiswa* était vendue à la Mekke par centimètre, au plus haut prix. Parfois une famille en conservait un morceau et se le transmettait de génération en génération. La famille d'un défunt l'empruntait aux voisins pour la poser sur le cercueil et pour qu'il en reçoive la bénédiction.

Nos cœurs étaient dans l'attente de quatre grandes joies. Nos yeux écarquillés, presque à en pleurer, étaient prêts à les dévorer. S'il leur en échappait une miette, la joie ne serait pas complète.

La première, c'était le chameau du *Mahmal*. Un chameau blanc, majestueux, luisant, resplendissant de propreté, le poil peigné, massif et pourtant élancé. A nos yeux il ne marchait pas, il dansait comme une gazelle. Nous étions persuadés qu'il comprenait le sens de toute cette cérémonie, et qu'il en était fier. On nous disait qu'il ne mangeait que des amandes et ne buvait que de l'eau de rose. Lorsqu'il arrivait à la Ka'aba, au sanctuaire de l'envoyé de Dieu (sur lui paix et bénédiction), il s'agenouillait, baraquait, et de ses yeux tombaient des larmes. Lorsqu'il revenait sain et sauf, il était exempt de tout travail, aussi insignifiant soit-il, et vivait bienheureux parmi les plantes et les fleurs.

La deuxième de nos joies était de contempler de nos yeux la splendeur du cortège des petits chevaux arabes, la plupart blancs comme du lait. Quelle beauté dans leur blancheur faisant ressortir leurs grands yeux noirs. Il en émanait à la fois douceur, orgueil et bonté. Un parfait exemple de noblesse. Et s'il était alezan, c'est-à-dire tirant sur le roux, quoi de plus beau que son étoile blanche, comme le croissant de la lune. Un reste de son éclat avait effleuré le sabot de l'une de ses pattes de derrière, ce n'était certainement pas par hasard.

Aucun animal ne réjouit le cœur comme un beau cheval de race. Les Arabes en sont épris d'un amour éperdu. La langue arabe qui monte à mon cœur lui apporte aussi l'amour du cheval. Je ne connais pas de langue qui se soit appliquée à le décrire comme la langue arabe littéraire, elle qui a forgé un mot pour chaque élément de sa description.

Ils passaient devant nous en cavalcadant, encensaient de l'encolure en soufflant de leurs naseaux, comme pour protester. Et malgré cela, je ne veux pas le dissimuler car toute vérité est digne d'éloge, je cachais ma main derrière mon dos de peur de recevoir quelque goutte de bave. On m'avait assuré que la gale, sorte de bouton sur la peau, se développait à partir d'une goutte de la bave de l'âne. Je me disais en moi-même «et peut-être aussi du cheval».

Je me souviens aussi, croyez-moi, que mon cœur, au milieu de la joie, remarquait bien la différence évidente entre les chevaux de race et les autres. Les chevaux de race étaient beaux comme de jeunes mariées rayonnantes. Les soins dont ils étaient entou-

rés se voyaient à la fermeté de leur chair et à leur embonpoint dus à la nourriture dont ils étaient rassasiés.

Quant aux autres... des ronces courbées vers le sol par le manque de soins, la boue du travail de la terre, une nourriture de perdrix de lentilles, l'humiliation de la pauvreté, la privation, la fatigue, l'épuisement, bref le délaissement de ceux qui sont tombés au fond du panier. Il en émanait une chaleur intense, avec une odeur fétide qui portait loin. Ils se léchaient les babines à la recherche d'un peu de sucre ou de quelque chose d'agréable à manger.

Nous n'avions pas l'impression d'être injustes envers eux, ou méprisants, si nous chantions secrètement en les voyant la rengaine célèbre au temps de mon enfance et qui commençait ainsi: «Ils t'ont mis un pantalon, Ya Mohammed!»⁵.

Notre troisième grande joie était, au milieu de toute la musique militaire, le spectacle du cavalier battant les deux petits tambours placés devant lui sur le dos de son cheval. Il était le seul à ne pas tenir en main les rênes. Nous nous demandions comment il lui était possible de monter et de diriger son cheval alors que ses mains s'élevaient et descendaient pour frapper les deux tambours. Mes souvenirs m'affirment que son cheval portait une peau de tigre.

Le comble de la joie c'était d'emplit nos oreilles de la marche du *Mahmal*. Nous en savions le début: «Ô notre *Mahmal*, va et reviens en paix.»

Après le cortège des cavaliers venait une compagnie de fantassins. Ils défilaient en ordre, le fusil sur l'épaule. Ils affectaient un air sérieux, conformément aux ordres, sauf que leurs yeux exprimaient la jubilation. Aucun défilé militaire ne provoquait d'échanges de regards amicaux entre les soldats et la foule, comme celui du *Mahmal*. Et pourtant l'atmosphère d'allégresse ne parvenait pas à empêcher le cœur de tressaillir et l'œil d'être plein de larmes.

Pour moi, cette armée était la force de la Patrie. Jamais je ne me la suis représentée de façon aussi claire, aussi tangible, que dans le spectacle d'un défilé militaire. Ce sentiment ne variait pas s'il s'agissait d'une autre armée que la nôtre, car, pour moi, l'idée même de nation est plus importante que les différences entre les nations. J'éprouvais ce même sentiment, plus tard, quand ont commencé les défilés de jeunes gens, garçons et filles, lors des fêtes de gymnastique. A la notion de patrie s'ajoutait alors celle d'espérance en l'avenir. Le fondement en est le même: l'élan patriotique.

Les larmes jaillissaient donc de mes yeux en voyant parader les défenseurs de mon pays. L'étrange est qu'un jour j'ai laissé glisser hors de mon cœur mon désir de voir la paix gouverner toutes les nations: j'ai été privé de la joie de ce désir depuis l'existence d'Israël. Tel est mon malheur.

Ce détachement de musique militaire accompagnait le *Mahmal* pour le conduire solennellement comme un cortège de noces pendant toute la route, jusqu'à son but: La Mekke et Médine. Ensuite, il revenait. Je ne veux pas vous importuner avec l'histoire du *Mahmal* égyptien depuis Chagarat el Dorr. Vous la trouverez exposée ou citée dans beaucoup de livres. Il me faut mentionner, cependant, que le départ du *Mahmal* avait toujours lieu comme celui d'une opération militaire: il s'agissait de protéger les pèlerins contre tout danger d'assassinat, d'enlèvement, de pillage ou de violence quelconque pendant tout le trajet.

Quant nous étions enfants, nous entendions raconter, sur les dangers du parcours, des histoires à vous faire blanchir les cheveux. Il n'est pas étonnant que le «chef» du pèlerinage (*amīr al ḥajj*) soit choisi parmi les officiers supérieurs puisqu'il devait assurer avant le départ l'approvisionnement en armes et en munitions.

Vous trouverez dans al-Jabarti⁶ la description détaillée des préparatifs militaires de la sortie du *Mahmal*, avec l'utilisation du mot '*Ordi*. Je n'ai compris la signification de ce dernier mot qu'après mon séjour à Istanbul et après avoir appris la langue turque. C'est en effet un mot turc signifiant simplement l'armée.

Nous avons déjà décrit une séance de musique clandestine. Nous avons dit comment les jouets dans lesquels soufflent les enfants étaient confisqués par la douane après la domination wahhabite sur le Ḥejjāz. Imaginez la situation lorsqu'un groupe de pèlerins fanatiques coupa la route d'une formation musicale tout entière, jouant de la trompette et battant du tambour!

C'est tout juste s'il n'y eut pas de choc armé entre eux et l'escorte du *Mahmal* égyptien. On eut peur que des coups de feu n'éclatent des deux côtés. Des instants terribles s'écoulèrent. Personne ne savait ce qui arriverait si un doigt excité pressait une gâchette. Le Roi envoya son fils Saoud séparer les deux groupes, et c'est cet incident qui causa la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays ou plutôt entre les deux rois.

S'il y eut d'autres causes, je les laisse pour le moment. Tout cela, à mon avis, est lié aux méfaits du tambour et de la flûte...

1. Voir par exemple *MIDEO*, 5, pp. 333-344; 6, pp. 325-334; 7, p. 140; 8, pp. 333, 336 ss.; 10, p. 326 s.; 11, pp. 268-269, 557 s.; 13, p. 406.
2. La traduction française du roman *Qandil umm-e Hāshem*, par Charles Vial, a paru sous le titre *Choc*, Paris, Denoël, 1991, 176 p. Celle de *Khallibā 'alā llāh* est prête.
3. Yahya Haqqi, *Kunāset al-dukkān, «sīra dhātīyya»*, dans la série Kitāb al-hilāl, n° 493, janvier 1992, Dār al-Hilāl, le Caire (L'autobiographie proprement dite occupe les pages 11-54).
4. Durant tout le moyen-âge, les pèlerins égyptiens musulmans allaient à la Mekke, groupés en une grande caravane, à cause de la longueur du trajet (35 jours en général pour le Caire-Aqaba-le long de la mer Rouge-la Mekke). Les itinéraires ont peu varié. Sauf au temps des croisades, on contournait par le Nord les deux golfes de Suez et Aqaba. La caravane principale ne suffisant pas certaines années, elle se divisait en deux, trois ou plus de sous-caravanes partant à 24 heures d'intervalle. A cause de la difficulté de la route (tempêtes de sable, puits à sec telle année, ravitaillement à stocker d'avance, attaques de bédouins pillards, épidémies catastrophiques, etc...) il était nécessaire de monter une organisation très sérieuse: postes militaires sur la route etc. D'autant plus que le pèlerinage annuel était l'occasion de l'une des plus grandes foires de commerce mondial sur la route de l'Occident aux Indes, avant que les lignes maritimes du 19^e siècle ne monopolisent le transport, et les caravanes transportaient des fortunes. La caravane principale était celle du chef du pèlerinage (*amīr al-ḥajj*) avec tout l'appareil militaire. Le symbole de sa puissance était un palanquin couvert de brocart (pour la parade en ville) ou d'une housse verte pour le voyage, le tout sur un chameau. Le Sultan Baïbars l'avait le premier utilisé comme signe de prestige après ses victoires sur les croisés (vers 1260). Le Maḥmal signifiait aussi le protectorat de l'Égypte (puis des Ottomans après 1517) sur les lieux saints. C'était un symbole uniquement politique, d'où les incidents dont il est question dans la présente traduction. En revanche sa présence dans la caravane des pèlerins avait provoqué toutes sortes de sentiments populaires allant jusqu'à la dévotion. Une légende s'était créée sur son origine, l'attribuant à Chagaret ed-Dorr, etc... Les souvenirs d'enfance de Yahya Hakki évoquent ce côté populaire des cérémonies au Caire. On pourrait ajouter que, à l'époque où les femmes étaient recluses dans les maisons, elles sortaient toujours pour voir les défilés du Maḥmal. C'était la tradition, un vrai jour de liesse. La dernière caravane est partie en 1883. Ensuite le Maḥmal a pris le train, puis le bateau Suez-Djedda et la caravane s'est reformée pour aller de Djedda à la Mekke et à Médine. Après divers incidents elle a été supprimée en 1926 et a continué de parader symboliquement au Caire jusqu'en 1952, date à laquelle le Maḥmal est devenu un objet de musée. Pour plus de détails, voir: J. JOMIER, *Le Maḥmal et la caravane égyptienne des pèlerins de la Mecque (XIII^e-XX^e siècles)*, Le Caire, IFAO, 1953, XV+241 p.
5. Y. Hakki n'a pas voulu citer la suite de la rengaine... Pour l'amusement du lecteur, nous n'aurons pas les mêmes scrupules, en imaginant le sourire de Y. Hakki s'il avait pu lire ces lignes. Nous tenons cette suite d'un représentant du petit peuple égyptien, qui nous l'a rapportée dans un grand éclat de rire: nous sommes renvoyés aux premiers temps où un pantalon étriqué commençait à remplacer l'ample gallabeya populaire; au service militaire, en particulier, il était impossible de porter autre chose. Un paysan de Haute-Égypte, voyant pour la première fois son fils revenir de l'armée affublé de ce vêtement étrange se serait alors écrié: «Ils t'ont mis un pantalon, Ya Mohammed, mais comment vas-tu faire pour pisser?», expression devenue proverbiale.
6. 'Abd al-Rahman al-Jabartī (1753-1825), célèbre historien égyptien, voir *EP*, t. II, pp. 365-366.